

FABRICE TASSEL

# DÉRAISON D'ÉTAT



DENOËL  
Extrait de la publication



# Déraison d'État



Fabrice Tassel

# Déraison d'État

roman

DENOËL

Ouvrage publié sous la direction de Delphine Mozin

© *Éditions Denoël*, 2012

Extrait de la publication

*À Aude, à nos filles  
En souvenir du kilomètre 389 de la A71*





Je m'allonge auprès d'Angèle, sans dormir. Je suis encore tendu, et j'ai mal aux mains et au pied droit. Sans doute à cause du parc. J'avais réussi à esquiver une réunion ennuyeuse sur la politique agricole pour aller chercher les enfants à l'école. Il y a quelques jours, j'ai lu dans un magazine qu'un chef d'entreprise en vogue revendiquait le droit de partir très loin chaque fois qu'arrivent les vacances scolaires. Il a raison. Je vais tâcher de faire pareil. En attendant, aujourd'hui, après la sortie de l'école, c'était le parc. Hurlements d'enfants, atmosphère électrique. Septembre, il fait encore chaud. Je me suis installé sur un banc avec un journal. Au bout de quelques minutes, j'ai entendu Justine pleurer. Face à elle, un type, petit et brun, lui serrait le bras en criant : « Tu recommences jamais ça, compris ? Jamais ! » Je me suis approché. Je n'avais encore rien dit qu'il beuglait déjà : « Votre gamine a balancé du sable sur la mienne, c'est insensé, tenez-la un peu ! » Je lui ai demandé calmement s'il n'exagérait pas. « Vous plaisantez ou quoi, regardez les yeux de ma fille. » J'ai un peu sermonné Justine, me suis excusé

auprès de l'autre fillette, qui ne semblait pas traumatisée malgré ses yeux rougis. Je m'éloignais avec Justine lorsque j'ai entendu : « Connard, pas capable de s'expliquer... »

Une poignée de secondes brouillonnes. Un mélange de vague réflexion morale, de cris d'enfants, une zone de silence dans une autre partie de mon cerveau, une sensation de saturation physique, l'envie de courir ou de nager, et la certitude brutale que là, parler ne suffisait plus. Il ne fallait plus réfléchir. Je me suis retourné, j'ai avancé de deux longues foulées, très vite, les neurones suspendus, et mon bras s'est déplié. J'ai été étonné de ma vitesse et de ma force. J'ai senti l'os de son nez craquer, sans doute à cause de mes bagues. J'en porte cinq. J'ai recommencé, au coin du menton et de la bouche, cela m'a fait moins mal, à lui encore plus. Je ne m'étais pas battu depuis vingt-cinq ans ; et encore, j'avais perdu.

Il est parti en arrière, a lourdement chuté dans le sable, la tête tapant le sol. C'est surtout à ce moment-là que je me suis surpris. Les spectateurs, des parents que je connais depuis longtemps, étaient tétanisés. J'ai balancé une série de coups de pied très précis tout le long de ses côtes et dans son ventre flasque, et deux dans son visage. L'homme s'est mis à gémir en se roulant en boule. Puis deux autres pères m'ont agrippé et enfin immobilisé. Je n'ai pas résisté. J'ai regardé Justine, qui me souriait mais pas comme à un héros ; je connais ses regards mieux que les miens. Cela m'a glacé le sang. Je suis parti en la tenant par la main, avec celle de Félix, qui avait continué son foot et n'avait rien vu, dans l'autre. « Pardon, mon cœur, si cela t'a fait peur, le

monsieur a été très bête et un peu méchant avec toi. » Nous sommes sortis du parc dans un silence aussi dense que les cris des enfants quelques minutes auparavant.

J'y ai repensé en me brossant les dents, devant le miroir. Je voyais un homme d'apparence apaisée, amoureux, père, dans un bel appartement où rien ne semble manquer. Du coton, je vis dans du coton. C'est toujours agréable, doux, presque mou. Ma vie me file entre les doigts, c'est tout. Il faut regarder les choses en face. J'ai quarante-quatre ans, plein de cheveux, peu de rides et le ventre encore plat, c'est déjà ça. Mais je m'ennuie. Le malheur me manque presque, même si je ne l'ai pas encore vraiment croisé. C'est peut-être pour ça que je le cherche sous une de ses formes, comme un enfant traquant ses premières expériences interdites. C'est absurde, c'est ainsi.

Le sommeil m'échappe, Angèle respire doucement, et je repense à Claudine, ma secrétaire, cet après-midi. « Chez vous, monsieur, ce que j'aime surtout, c'est votre humeur égale. » Idiote et vexante. Et pourtant sa réflexion fait écho à ce qui me tracasse cette nuit. Liberté, égalité, cette vieille lune démocratique qui nivelle tout et tout le monde. Je suis un homme de gauche mais l'idéalisme a ses limites. Je peux être violent, tranché, injuste, personne ne le relève. Cela me rappelle une scène humiliante de mon enfance, lorsqu'un copain m'avait raillé parce que je disais vouloir ne jamais me marier. « T'es bête ou quoi, ça peut être super ! » avait répliqué Julien. Je voulais convaincre à tout prix que j'allais mener une vie hors normes, parce que le bonheur ne pouvait se nicher que dans des contre-allées. Personne ne

m'avait cru, ça m'avait mis en rage. Aujourd'hui, j'ai une vie paisible et équilibrée tout en étant marié. Je suis heureux et je m'ennuie. Claudine m'envie, m'admire, comme beaucoup d'autres. Pourtant, je ne me reconnais pas dans leurs yeux, c'est frustrant. Je ne parviens pas à exister complètement. Je vais leur montrer qui je peux être.

Six heures. J'aime le silence proposé par ce moment de la journée, lorsque la nuit me protège encore. J'apprécie de plus en plus de rester seul. Je me verrais bien faire le tour du monde. Quelques mois en transit, rebondir d'un aéroport à un autre, sans jamais prendre la file des taxis vers la maison. Embêtant pour mon métier, mais ce goût de la solitude me taraude. Si j'écris beaucoup, je dois aussi me taper des quantités de réunions en compagnie de gens inintéressants, ou qui ne parviennent pas à se montrer sous leur meilleur jour, tétanisés par les enjeux du pouvoir. Heureusement pour moi, je suis presque au sommet de la pyramide. En cas de difficulté, je peux toujours me décharger sur ceux qui sont placés sous mes ordres. Plus on est haut, plus l'impunité est forte. Je n'approuve pas forcément cette règle — et je n'en jouis pas assez —, je compose avec elle. C'est le ciment de toute organisation collective, le révélateur de nos lâchetés et de nos peurs. Sauf cas exceptionnel, les plus faibles redoutent de s'attaquer aux puissants; d'autant que la survie des premiers dépend souvent du bon vouloir des

seconds. Les forts peuvent tranquillement contrôler le système. Le plus dur est d'atteindre le sommet, ensuite c'est une question de ruse pour s'y maintenir.

Le réveil interrompt mes réflexions matinales et je me lève plein d'énergie. J'ai dormi cinq ou six heures, la dose habituelle. Le soleil chauffe. Je me préoccupe beaucoup de la météo, je vieillis. Le souvenir du parc s'imprime déjà. Une décision rapide, une action efficace, seul le regard de Justine altère la qualité de ce moment. C'est elle qui en parle la première, la bouche pleine de corn-flakes : « Papa a boxé un monsieur qui m'avait serré le bras. » Je raconte la scène à Angèle encore à moitié endormie dans son peignoir blanc, une tasse de thé à la main. Elle désapprouve mollement : « Se battre devant les enfants, il y a mieux à faire, mais bon, ton type avait l'air gratiné... » Je ne réponds rien, j'acquiesce d'un hochement de tête en finissant mon café, debout. « On en reparlera, je dois y aller. » Je suis déjà en costume, sans cravate. Un des privilèges de mon poste, légèrement en marge des fonctions officielles.

Angèle a raison, mais ça m'a fait tellement de bien. J'aurais pu conserver mon sang-froid, argumenter, ce type aurait fini par se calmer. Je serais rentré agacé, puis j'aurais oublié et tout aurait continué. Je passe mon temps avec des politiques et des intellectuels, des gens qui sont loin d'être toujours brillants. J'assiste à longueur de journée à des heures de bataille à coups de raisonnements compliqués, de pseudo-idées, de concepts, de mots... le besoin d'exister, du vent. Je baigne dans cet univers souvent factice depuis des années. Peu de choses avancent. Combien de réunions

s'achèvent sur un constat proche de celui de la précédente, avec la satisfaction molle d'avoir fait son devoir, rendu une copie propre, et la promesse de se revoir... pour recommencer la même scène avec de nouvelles têtes. J'ai besoin d'action, de gestes, de résultats concrets. J'aurais aimé être entraîneur de foot, être jugé à chaque fin de saison sur un classement. Sacré ou viré selon le nombre de points obtenus et les résultats des concurrents. Est-ce une philosophie libérale? En tout cas, les règles sont simples et mécaniques, c'est une forme de confort qui oblige à réagir. Si seulement les joueurs étaient plus intelligents, cela aurait pu être une vie autrement passionnante que cette navigation à vue dans les coulisses de l'État. Bien sûr, je ne dirais jamais une telle chose au travail, où les amateurs de foot sont d'ailleurs nombreux. Ce n'est sans doute pas un hasard. Personne n'ose avouer s'ennuyer au niveau où j'évolue.

Je suis un peu intrigué par ce que j'ai ressenti en cognant ce type. Je ne voue aucun culte à la virilité. Cela n'a jamais été ma façon de régler les conflits. Pourquoi ai-je aimé ça? Le mal pour le mal? Le regard impressionné des autres parents? Les coups d'œil admiratifs de quelques femmes ou envieux des hommes? En tout cas, c'est beaucoup plus facile que je ne l'imaginai. Je revois le visage du jeune homme qui m'avait mis un coup de tête il y a vingt-cinq ans. Ses cheveux blonds longs dans le cou, ses yeux injectés, mon sang dans ma main, mes jambes en coton, mes cris, « Arrête, arrête... », sur cette petite place déserte et ensoleillée, la séance de cinéma loupée, la traversée de la ville en courant pour rentrer à la maison. C'est aussi un peu

son souvenir que j'ai frappé hier. J'ai appris bien plus tard qu'il avait tué son père à coups de hache. Je l'ai échappé belle.

Je suis habitué à donner et à prendre des coups; dans mon métier, c'est une condition de survie. Promesses et trahisons jalonnent mes journées. Mais la bagarre physique, c'est différent: il faut plus de courage, peut-être de détermination, moins de réflexion. C'est un combat de l'instant, pas un projet. Et surtout, hier, j'ai gagné: il ne s'est pas relevé. J'ai osé frapper le premier; si cela avait été lui, il m'aurait sans doute mis une raclée. Mon plaisir vient d'abord de cette victoire. Je revois son regard, une fois à terre, sa surprise face à tant d'audace, son hésitation à se relever, ses mains raclant le sable, puis son renoncement. La seconde, il n'en faut qu'une, où la domination devient une certitude. En cela, je reste un homme de pouvoir.



Depuis une semaine, je n'arrête pas de travailler. Je ne remarque pas l'automne s'installer, la douceur s'évaporer. Je repense encore un peu à la bagarre du parc, lorsque l'enchaînement des réunions, des déjeuners, des heures d'écriture de notes et de synthèses me laisse un instant de répit. Tout va trop vite. Je vis au quart d'heure près. Je viens de finir l'essai d'un sociologue allemand qui estime que les nouvelles technologies modifient notre perception du temps. Sans doute vrai. Je ne cesse de tripoter les poches de ma parka à la recherche de mes deux téléphones, comme s'ils me reliaient au monde. Encore faudrait-il que le monde se préoccupe de moi.

Ce matin, je file à une réunion en métro, j'ai neuf stations devant moi. J'aime ce moyen de transport qui me permet de croiser ceux pour qui je dois aider les plus importants hommes politiques du pays à prendre des décisions. C'est mon métier, écrire des discours et donner des conseils. Depuis deux ans, je suis la « plume » du ministre de l'Intérieur. Je n'ai pas choisi cette voie, le hasard des

rencontres m'a fait atterrir à cet endroit. En politique, on décide rarement de son destin, il y a toujours quelqu'un au-dessus chargé de trancher pour vous. Je n'ai cependant pas le pire des postes. Je dois me colleter des mots, des résumés de pensée, c'est plus simple qu'on ne l'imagine. Il faut avant tout bien connaître la personne pour qui on travaille. Pénétrer dans le cerveau des autres, s'en imprégner, les écouter, digérer leurs idées, les recracher, ça je maîtrise.

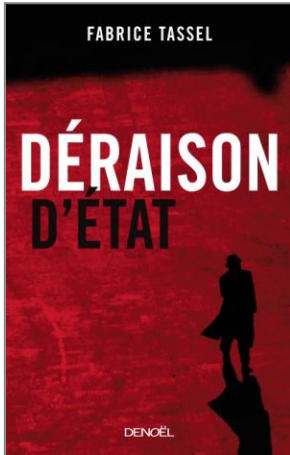
Un type entre dans la rame. À première vue, rien de particulier. Il porte une veste bleu nuit, une chemise blanche. À ses pieds, des mocassins noirs un peu poussiéreux. Et un jean, banal aussi. Il prend son téléphone, ne cesse de pianoter, très concentré. Cette activité frénétique attire les regards vers lui. C'est alors que je les vois. Ses couilles. Son jean est déchiré au niveau de l'aîne. Elles sont grosses et velues. Quand il change la position de ses jambes, j'aperçois aussi son sexe. On passe deux stations. Une femme regarde le type, puis moi. J'ouvre les mains en signe d'impuissance. Je ne sais pas comment réagir. D'autres passagers montent. Trois ou quatre femmes. Leur regard est capté par cette zone du wagon, c'est fascinant. Elles affichent une moue de dégoût. Ce n'est pas possible, ce type fait exprès. Il peut s'exhiber, ce n'est pas la fin du monde, mais la gêne est telle qu'il faut intervenir.

Je me lève. Je saisis le parapluie de mon voisin le plus proche. J'attends quelques instants, je connais la ligne. À l'entrée de la station, je crie : « Bienvenue à Bourse ! » et je dirige le parapluie vers l'entrejambe découvert. Des rires embarrassés fusent. Le type lève les yeux, puis se précipite

en dehors de la rame, honteux ou en train de prendre son pied, difficile à dire. Je souris, quelques applaudissements retentissent. N'empêche, je suis un peu fier. C'est stupide. C'est si bon de ridiculiser les autres. C'est une riposte graduée à la violence qu'on croise tous les jours. On ne peut pas toujours brandir ses poings, cela serait invivable. Mais c'est impossible de rester les bras croisés face à tant de pression, de regards fermés ou hostiles, de trahisons, de non-dits. Un de mes rares vrais amis parle non pas de « gentillesse » mais plutôt de « bienveillance ». J'adore la précision de ce mot. On l'entend peu souvent tant ce qu'il désigne est rare. Combien de gens bienveillants croise-t-on chaque jour ? Chaque semaine ? Si l'on est attentif et honnête, il peut se passer des journées entières sans que personne ne manifeste la moindre bienveillance à notre égard. Même des attentions infimes, tenir une porte, s'effacer dans un couloir, dire « merci », demander des nouvelles... rien, rien, rien. Quoi de plus humiliant que de se sentir transparent ? Alors, de temps en temps, ridiculiser celui qui vous impose sa perversité est un minimum. Et cela empêche parfois la violence d'exploser.

Au ministère, je dispose d'un petit bureau sous les combles, à l'abri des regards. C'était le seul libre quand je suis arrivé du cabinet du maire. Mes collaborateurs ne comprennent pas que je n'en demande pas un autre, pour le prestige. Au contraire, je suis tranquille dans ma tanière, plutôt sombre, et lorsque j'y convoque quelqu'un, je sens une inquiétude s'installer chez mon interlocuteur. C'est mon territoire, ma zone de chasse. J'ai orienté ma lampe pour que, lors des rendez-vous, les soirées d'hiver, mon visage disparaisse presque complètement dans la pénombre. Seules mes mains restent visibles. Je vois mes hôtes se tortiller sur la chaise pour m'apercevoir. Ils sont mal à l'aise, je m'amuse. J'ai un bureau d'angle, le plus souvent noyé sous les papiers, les magazines et les journaux que je dévore pour m'assurer que la presse en sait moins que moi. Et cet amas de feuilles donne l'impression d'un travail conséquent. Il m'arrive aussi de tout classer, ne laissant que mon énorme téléphone à vingt lignes et deux ou trois dossiers. C'est une autre manière de montrer son pouvoir. À bureau

Les citations figurant pages 169 et 170 sont extraites de :  
Donato Carrisi, *Le Chuchoteur*, Calmann-Lévy, 2010, et James  
Keene et Hillel Levin, *Avec le diable*, Sonatine, 2011.



# Déraison d'État

## Fabrice Tassel

Cette édition électronique du livre  
*Déraison d'État* de Fabrice Tassel  
a été réalisée le 24 avril 2012  
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782207113134 - Numéro d'édition : 243046).  
Code Sodis : N52725 - ISBN : 9782207113158  
Numéro d'édition : 243048.